

Un été, plusieurs années avant la guerre, un jeune garçon de quinze ans résidait dans le Surrey, avec son père et ses deux frères aînés, dans un hôtel au bord de la Tamise. L'hôtel avait été une ancienne maison de campagne et avant cela un palais. Mais maintenant, la cour centrale, toute vitrée, était un immense salon de thé avec en sous-sol les vestiaires flambants de propreté, et on avait construit une nouvelle aile avec une salle de bal et des petites chambres à l'étage.

L'hôtel s'élevait dans un parc charmant avec des jardins en terrasses et des pelouses descendant vers un petit lac artificiel presque entièrement recouvert par des ronces. Le lac et ses abords étaient négligés contrairement au reste de la propriété très bien entretenu, la fontaine, la grotte, la délicieuse folie, et le cimetière des animaux très soigné.

Le jeune garçon, qui s'appelait Orvil Pym, se promenait dans ces jardins impeccables. C'était la première nuit qu'il passait à l'hôtel. Lui et son père étaient arrivés cette après-midi-là dans une de ces Daimler noires étincelantes que les mauvais esprits imaginent être louées.

M. Pym, revenu pour six mois d'Extrême-Orient, s'en était allé dans les Midlands pour chercher Orvil à son école. Ce dernier avait été malade à la fin du dernier trimestre. Déjà d'un naturel plutôt anxieux et difficile, il fut l'un des premiers à montrer des signes d'empoisonnement par la nourriture ; mais bientôt, deux salles de l'infirmerie furent remplies par d'autres élèves de la même unité présentant des symptômes identiques. De la fièvre, des nausées, la diarrhée. Les enfants étaient joyeux et contents, faisant rouler sur le plancher le pot de chambre en porcelaine blanche, jurant, se racontant des histoires et se faisant des niches dans la quiétude de la nuit.

Cette histoire d'empoisonnement bouleversa la femme du professeur-intendant ; ce fut pour elle beaucoup plus grave que pour les élèves. La nourriture était plutôt bonne dans son unité, ils le savaient, tout le monde le savait.

Ni elle ni son mari ne cherchaient à se mettre de l'argent dans les poches pour leur retraite. Pas plus tard que dimanche, on avait servi du saumon et des concombres, une charlotte avec de la vraie crème !

Elle connut la honte et rougit sans cesse et sans raison. Elle ne voulait pas songer aux horreurs que diraient les femmes des autres responsables. Les plus viles se réjouiraient de savoir que celle qui se faisait fort de soigner la nourriture avait tout de même empoisonné la moitié de ses élèves ; les plus gentilles auraient pitié d'elle. Mais l'idée de leur méchanceté comme celle de leur indulgence lui faisaient beaucoup de mal.

Qu'est-ce qui avait bien pu occasionner l'empoisonnement ? s'interrogeait-elle. Serait-ce la viande en conserve servie pour le thé ?

Orvil se réjouit et fut soulagé quand il sut qu'il était malade pour de bon. Sa première année en internat avait été si épouvantable et débilitante qu'il n'avait plus qu'un désir : avoir une chambre tranquille où il pourrait dormir.

L'infirmierie, elle, était calme, et il s'y était beaucoup plu ; mais les autres garçons étaient arrivés et l'endroit était vite devenu une pétaudière.

Un soir, Orvil n'en put vraiment plus. Son visage et ses bras avaient pris une couleur violacée, avec de vilaines taches rouges. Il y avait trois causes à cela : l'empoisonnement, son tempérament anxieux, la forte dose d'un médicament, une sorte d'aspirine plus actif, que l'infirmière lui avait donnée. Il se leva, il était dans les vapes ; il se mit à faire des bonds à quatre pattes autour du lit en coassant :

— Je suis une grenouille, je suis une grenouille, une grenouille blanche géante.

Un silence tomba sur la salle ; puis un grand garçon avec des poils noirs dans le nez se mit à crier d'une voix apeurée :

— Infirmière, infirmière, venez vite ; Pym est devenu fou, il saute en disant qu'il est une grenouille.

L'infirmière accourut et prit Orvil dans ses bras. Bien qu'elle fût petite, son corps était ferme et musclé, et elle souleva facilement Orvil et le serra contre elle. Elle rit tendrement et le recoucha.

— Fancy pense que tu es une grenouille ! dit-elle, essayant de lisser et de rejeter en arrière les cheveux épais et bouclés et fermant le premier bouton de la veste de pyjama toujours défait. Elle partit en quête d'eau tiède et de serviettes pour un débarbouillage.

Orvil était aux anges et faisait semblant d'être toujours dans les vapes. Quand elle revint, les autres chuchotaient : « Pym délire, il a des visions ! »

L'infirmière enleva la veste et lui lava la poitrine et les bras à l'eau tiède. Il fermait les yeux ; il n'aimait pas la voir regarder sa poitrine. Elle lui lavait les bras l'un après l'autre et laissait l'eau couler jusqu'à ce qu'elle lui chatouille les aisselles. Alors il frissonnait et elle riait.

— Tu te sentiras mieux après ça, dit-elle, ça va te rafraîchir.

Quand elle eut séché son torse, elle lui passa la veste et lui enleva son pantalon presque dans le même mouvement ; puis, experte, elle l'enroula dans une serviette et commença à lui laver l'entrejambe. Là, Orvil avait chaud, une chaleur collante. L'éponge était douce, il en tremblait, mais les mains véloces qui œuvraient sous la serviette ne l'inquiétaient pas. Sa veste enfilée le protégeait.

« Je me demande si c'est ainsi que Florence Nightingale¹ a appris à faire les choses. C'est un peu étrange », pensait-il.

— Arrête de remuer, veux-tu ? dit l'infirmière, lui claquant les cuisses en badinant.

Les genoux d'Orvil s'entrechoquaient, tout son corps souffrait de mouvements convulsifs.

Orvil tenta de se contrôler, mais ses dents cliquetèrent avec un bruit d'appareil dentaire. Il se mordit la langue et poussa un grognement.

— Qu'es-tu maintenant ? Un petit cochon ? suggéra l'infirmière d'un ton assez peu sympathique.

Elle n'avait pas saisi ce qui s'était passé. Elle finit de lui sécher les jambes, noua la cordelette autour de sa taille et arrangea les vêtements de nuit.

— Maintenant tu es parfait, dit-elle, et elle lui tendit deux comprimés supplémentaires, de ceux qui lui avaient donné des taches.

Elle tenta de passer une dernière fois la main dans ses cheveux et éclata de rire.

— Ça me fait penser au pelage d'un fox-terrier, ou à du chaume, celui dont vous êtes sûr qu'il ne laissera pas passer la pluie pendant au moins cent ans.

Puis, plus doucement, elle ajouta :

— Bonne nuit, jeune homme, et s'en alla.

« " Jeune homme ", ça fait bizarre, songea Orvil, c'est sexuel. » Et il pensa aux mots, à leurs différentes connotations et il s'endormit.

Orvil fut plus que content de voir la grosse voiture noire de son père devant la porte de l'infirmierie. C'était tellement inespéré, comme un miracle, une réponse magique à un désir ardent.

« Je n'avais pas besoin d'une si grosse voiture pour mon évasion, pensa-t-il. Mais la magie ne mégote pas, elle n'aurait tout de même pas envoyé une mini Austin. »

Il courut au soleil ; la tête lui tourna et une de ses oreilles siffla.

— Papa ! cria-t-il en ouvrant la porte de la voiture.

Orvil n'avait vu son père qu'une fois en trois ans, et M. Pym signifiait à peine plus pour lui que « voitures noires » et « restaurants chics ». Ils avaient peu de choses à se dire puisque de l'essentiel ils ne parlaient jamais. La mère d'Orvil était morte voilà trois ans ; et il savait que s'il parlait d'elle le visage de son père se fermait, sa voix devenait dure et son ton dédaigneux. On ne devait jamais plus penser à elle, jamais plus l'évoquer — elle avait été trop aimée. C'aurait été indécent d'affirmer qu'une telle femme avait existé. On pouvait si difficilement lui rendre justice que parler du passé nécessitait d'innombrables précautions.

— Hello, Microbe, dit M. Pym.

Il avait toujours appelé Orvil ainsi car il était le plus jeune et le plus petit de ses enfants. Parfois il l'appelait « Asticot » mais le plus souvent c'était « Microbe ».

— Tu te sens mieux ? continua-t-il. Tu as encore pas mal de taches.

— Oh, je suis presque guéri. Est-ce qu'on va s'en aller vite ? dit Orvil avec de l'urgence dans le regard.

Il s'était pressé pour ranger son sac, et il ne se sentit en sécurité que lorsqu'il eut laissé le collègue et ses

bâtiments loin derrière.

Le chauffeur conduisait en douceur. Dans cette liberté retrouvée, l'espace de quelques instants, Orvil fut empli de joie ; puis vinrent les nuages, car déjà les vacances étaient commencées, et chaque seconde le rapprochait du prochain trimestre.

M. Pym proposa de s'arrêter à Oxford pour passer la nuit. Ils auraient peut-être ainsi une chance de savoir si Charles, le fils aîné, était toujours dans son meublé. Charles était si indépendant qu'il ne révélait jamais ses projets et n'écrivait jamais de lettres. Il ne restait à M. Pym qu'à imaginer ce que devenait son fils.

Charles n'était pas là. La logeuse dit qu'il était parti à la fin du trimestre avec deux autres messieurs. « Ils sont partis dans sa voiture bleue ronflante », dit-elle avec dédain. Orvil haïssait la Bugatti bleue de son frère presque autant que la logeuse semblait la détester. Il supportait particulièrement mal les lanières en cuir qui comprimaient le capot enflé et l'obscène pot d'échappement qui ressemblait à un aspirateur glouton. Des détails qui le remplissaient de dégoût.

Orvil et son père rentrèrent au Mitre et s'assirent dans des chaises en rotin sous la verrière. M. Pym commanda un gin-vermouth pour lui et un jus d'orange pour Orvil. Il ne parlait pas, feuilletait des magazines. Orvil était triste. Son père leva les yeux et lui tendit la cerise de son cocktail ainsi qu'il le faisait quand il était tout petit. Il prit avec les dents le fruit rouge piqué au bout du cure-dents que tenait son père.